

Sylvie Viaut

Teresita, la théologie de la tendresse

Une Fille de la Charité
chez les Indiens en Équateur



KARTHALA

Collection Signes des temps

dirigée par Robert Dumont

Née dans les Landes il y a 90 ans, Tercita est une femme énergique, déterminée, en lutte permanente contre l'injustice. Rebelle de nature, elle a su dompter sa fougue pour en faire sa force.

Fille de la Charité, elle prononce ses vœux en 1951. Après une première mission en Égypte, elle part en Équateur en 1968. Dans la province côtière d'Esmeraldas, elle active un service aux malades, des cours d'alphabétisation, des ateliers de formation pour les femmes, crée même un collège public. Un grave accident l'immobilise deux ans à l'hôpital. Elle termine sa convalescence à la Casa Santa Cruz auprès de M^{re} Proaño, grande figure de la théologie de la libération, et entreprend une nouvelle mission dans la Sierra. En 1984, elle y crée la Mission indienne Flores, ouvre un centre de formation, des jardins d'enfants, un service de santé, un accompagnement aux vieillards abandonnés. Elle y travaille aujourd'hui à assurer sa relève avec l'équipe des jeunes Indiens qu'elle a formés.

L'Équateur où elle a passé plus de la moitié de sa vie est aujourd'hui en pleine mutation. Sous le gouvernement de Rafael Correa, la nouvelle constitution reconnaît la langue et la culture indiennes, l'enseignement et la santé sont désormais gratuits, un gigantesque réseau routier et un accès aux nouvelles technologies sur l'ensemble du territoire désenclavent les secteurs les plus reculés. Toujours en marche, Tercita approuve et accompagne ces changements jusque dans les communautés de base des sommets.

Ce livre a pour propos de faire connaître davantage son action, d'élargir le cercle de ses soutiens. Priorité y est donnée à la parole de Tercita, à travers les multiples conversations et échanges épistolaires avec l'auteur en Équateur et en France, dans sa correspondance avec différents interlocuteurs et dans les archives de la Mission Flores. Elle dit l'enfance, la vocation religieuse, la guerre, et la construction d'une œuvre sans cesse en transformation, dans la vie aux côtés des Indiens Puruháes, pauvres parmi les pauvres.

Après de nombreux voyages en Amérique latine où elle a participé activement au développement des échanges culturels avec l'Europe, Sylvie Viaut a rencontré Sor Tercita à la Mission indienne Flores (Équateur). Elle est secrétaire de l'association SOL-I-FLOR-E (Solidarité avec les Indiens de Flores Équateur).

KARTHALA sur Internet : <http://www.karthala.com>

Paielement sécurisé

Couverture : Sœur Teresita. Toutes les photos (couverture et cahier central) viennent de l'association SOL-I-FLOR-E

© Éditions KARTHALA, 2017
Première édition papier, 2015
ISBN : 978-2-8111-1512-8

Ce récit est dédié à Natalie, Luchito, Josué, Nydia, Abelito, Jorgito, Eliza..., petits Indiens Puruháes de la troisième génération des « enfants de Flores », héritiers des valeurs de leurs familles des hautes montagnes de l'Altiplano, flammes dansantes de l'espérance en la vie qui se construit par l'école, la santé, la curiosité et le respect de l'autre et du monde.

REMERCIEMENTS

Merci à Teresita qui a dû vaincre sa modestie pour accepter ce livre, m'ouvrant largement et généreusement ses archives, comme elle m'avait ouvert sa maison.

Merci à son équipe de Volontaires, héritiers des valeurs qu'elle a su leur transmettre, de m'avoir fait connaître leur famille vincentienne¹, aujourd'hui si fidèlement engagée au service de leurs frères indiens.

Merci aux amis de longue date de la Mission, Gérard, Françoise, Anne, qui m'ont permis d'explorer leurs nombreux courriers échangés avec Teresita ; merci à Maryse et André, à Marie, et à toutes celles et ceux qui soutiennent l'œuvre de Teresita ; merci à Robert Dumont, directeur de la collection Signes des Temps, avec qui nous avons préparé l'édition de ce livre.

1. Famille vincentienne, voir l'avant-propos.

Sylvie Viaut

**Teresita,
la théologie de la tendresse**

**Une Fille de la Charité
chez les Indiens en Équateur**

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS**

Tu es le pauvre, le dénué de tout,
tu es la pierre qui roule sans trouver le repos,
tu es le lépreux hideux dont on se détourne
et qui rôde autour des villes avec son grelot.

Pas plus que le vent tu n'as de lieu
et ta beauté cache mal que tu es nu
et même le vêtement qu'un orphelin met
en semaine est plus somptueux,
car au moins il lui appartient...

Rainer Maria Rilke,
Le Livre de la Pauvreté et de la Mort

Brève chronologie de la vie de Sœur Teresita

23 décembre 1924	Naissance de Marie-Louise Duvignau à Geaune (Landes)
15 août 1951	Prononce ses vœux de Fille de la Charité de Saint Vincent de Paul
1965 – 1966	Étudie la théologie à Paris puis à Rome
1967	Missionnaire en Égypte
2 novembre 1968	Arrive en Équateur
1970 – 1975	Missionnaire à La Concordia, province d'Esmeraldas
1975	Accident
1975 – 1977	Hôpital Espejo, Quito
1978	Convalescence au Hogar de Santa Cruz auprès de Mgr Proaño
21 novembre 1984	Commence la Mission Flores, province du Chimborazo.
En octobre 2015	Toujours présente à près de 91 ans

Préface

J'ai connu Teresita¹ en 2002.

Mon travail m'avait donné depuis une quinzaine d'années le goût si particulier de l'Amérique latine, fait d'une attirance intense et d'une incompréhension grandissante au fil des voyages. Au-delà de la langue espagnole que je parle couramment, il me semblait en effet que « tout m'échappait ».

J'avais rejoint en Provence Tiers-Monde-Équateur, petite association humanitaire très active à soutenir depuis plusieurs décennies une mission indienne dans la Sierra équatorienne.

Comment m'y rendre utile ? Allez là-bas et racontez-nous ! me dit le président.

Échange de lettres avec Teresita. C'était au temps où le courrier mettait plusieurs semaines à cheminer sans toujours parvenir à la boîte postale, et la mission n'avait pas le téléphone. Que dire alors de la joie toute simple à se trouver sans se connaître, devant la poste de Riobamba, une religieuse en civil et une *gringa* porteuse de deux grosses valises remplies de médicaments. Satisfaction mutuelle. Le médecin aurait bientôt les remèdes commandés

1. Teresita : de son nom de Thérèse reçu le 15 août 1951, jour de ses premiers vœux de religieuse.

au groupe Tiers Monde du lycée Saint Marc de Lyon, via Pharmaciens sans frontières.

De cette première rencontre, je me souviens de tout. Le sourire de Teresita, la gaieté et la générosité de son accueil sans façon. À Flores, le défilé des femmes, des enfants, des vieillards pour un conseil, un médicament, un chagrin, une démarche administrative. La foule joyeuse des enfants au Centre de formation. Plus haut, à 3 600 mètres, dans les petits dispensaires de Guantul, Naubug, Cecel, Pusetús, la grande pauvreté des Indiens, femmes pieds nus, enfants couverts de poux, vieillards édentés. Toujours cette tension entre les extrêmes : le dénuement, le manque d'eau, la maladie et l'immense élan de vie.

Je suis retournée à Flores chaque année ou presque. Pour écouter, regarder, tenter de mieux comprendre cette réalité qui nous est, à nous occidentaux, si radicalement étrangère. Témoigner auprès des amis français de la Mission Flores, élargir le cercle des soutiens.

L'amitié a grandi, ainsi que ma joie à connaître Teresita, une femme simplement exceptionnelle, capable de remuer les montagnes andines.

Toujours attachée à transmettre : le savoir, les valeurs d'égalité, de justice et de fraternité, le respect des cultures autochtones, balayant d'un revers de la main les objections de ceux qui disent qu'avec son charisme elle est irremplaçable, elle œuvre à la transmission de ses propres responsabilités préparant avec le groupe des Volontaires indiens l'avenir de la Mission Flores².

Pour soutenir son œuvre, lui donner la possibilité de perdurer et de se développer, il m'a semblé important de dire son courage, sa ténacité, sa capacité à sans cesse

2. La réalité et la place importante que ces Indiens appelés « Volontaires » tiennent dans la Mission Flores apparaîtront tout au long de ce livre. Voir leur déclaration dans l'Annexe 1 page 60. Voir aussi les photos de nombre d'entre-eux dans le Cahier photos.

trouver des solutions à d'insolubles problèmes, à lutter, à se renouveler dans une foi jeune et vive.

Priorité est donnée à la parole de Teresita, à travers les multiples conversations et échanges épistolaires que nous avons eus en Équateur et en France, dans sa correspondance avec différents interlocuteurs et dans les archives de la Mission Flores qu'elle m'a largement ouvertes.

Témoignage en forme d'un immense merci pour tout ce que j'ai reçu et que je continue de recevoir.

Sylvie Viaut

Avant-propos de l'éditeur

Un nouveau livre dans la Collection *Signes des Temps*. Cette fois sur une figure féminine à la fois très simple, au point d'en être par certain côté classique, et pourtant exemplaire de ces Françaises religieuses tout comme de ces Français, prêtres diocésains ou religieux, ou encore des laïcs femmes comme hommes, qui ont quitté leur sécurité au sein de l'Église de France pour affronter, parfois « sans esprit de retour » des conditions d'insertion dans des peuples inconnus d'eux. Pourquoi ce récit de vie, celui de Marie-Louise devenue en religion chez les Sœurs de Saint Vincent de Paul Sœur Thérèse (*Teresita*) en Équateur, avec ceux dont elle partage encore la vie à plus de 90 ans et depuis 47 ans ?

Pourquoi ce livre

D'abord parce que, après avoir publié les écrits (lettres à leur famille et circulaires à leurs amis français, etc.) ou la biographie de cinq prêtres diocésains dont quatre sont morts là où ils avaient œuvré pendant des décennies, il nous est paru important d'ouvrir la collection *Signes des temps* à des femmes qui ont connu un

parcours analogue, mais avec la manière propre à leur génie féminin.

La collection avait déjà publié en 2011 le témoignage de Petites Sœurs de Jésus (famille de Charles de Foucauld) qui s'étaient littéralement enfouies en 1952 dans une tribu d'Amazonie, les Tapirapé¹. De même, sort en concomitance avec celui de Teresita la réédition de l'itinéraire d'autres religieuses françaises ayant elles aussi vécu en Équateur et au Nicaragua².

Ensuite, parce que, avec Teresita, nous retrouvons le même souci que chez les prêtres d'une pédagogie « au nom de Jésus », au service de « tout l'homme » et de toute la société, en vue de les libérer de leurs structures aliénantes, en partant des plus pauvres culturellement – la quasi-totalité est analphabète –, et économiquement : ce qui ne veut pas dire les moins riches au niveau du cœur et moins capables de faire naître des mouvements de solidarité. Même travail de « conscientisation », afin que chacun se réapproprie sa propre dignité en se mettant au service de leurs frères et sœurs, en les aidant à se constituer en « communauté de vie ». Invention sur le terrain, en partant de la base de l'Église locale. Manière de vivre la foi qui transfigure la manière d'être de cette Église elle-même, grâce à l'épanouissement de ses membres.

1. Les Petites Sœurs de Jésus, journal d'une fraternité, *En Amazonie, renaissance de la tribu indienne des Tapirapé*, Karthala, 2011. À noter que la première responsable de cette fraternité, arrivée dans cette tribu en 1952 à l'âge de 28 ans, y est restée jusqu'à sa mort à l'âge de 92 ans : elle a été ensevelie sous sa case, à la manière des Tapirapé.

2. Ch. Gourdon, M-Th. Grimaud et J. Louvigné, *Femmes en Chemin*, Karthala, 2016.

La famille religieuse de Teresita : quelques repères historiques³

Qui connaît aujourd'hui l'histoire des Filles de la Charité ? Les gens de ma génération – née largement avant la guerre de 1939-1945 – se souviennent que, sous le nom de « Sœurs de Saint Vincent de Paul », il y avait des religieuses repérables par leur très large cornette et que nous savions au service de l'enseignement primaire et des dispensaires en milieu populaire. Aujourd'hui, quels sont les moins de cinquante ans qui ont une idée précise de ce que représente cette famille ? Peut-être n'ont-ils même pas la connaissance de son existence. Il est donc important d'ouvrir cet ouvrage sur l'une de ces Sœurs par quelques repères historiques.

Au fil des pages de ce livre reviendra l'expression de « La famille vincentienne ». Cette famille est née au XVII^e siècle de la fécondité de Vincent de Paul [1581-1660]. Elle se compose de deux grandes branches. D'une part la « Congrégation des Prêtres de la Mission » – appelée communément « Les Lazaristes » en raison de leur première implantation dans le quartier Saint Lazare de Paris – fondée par Vincent de Paul et approuvée par Rome en 1633. D'autre part la « Congrégation des Filles de la Charité » – plus souvent appelée « Les Sœurs de Saint Vincent de Paul » en raison du fait que « Monsieur de Paul » en a été l'inspirateur avec la fondatrice en titre, Louise de Marillac [1591-1660]. Fondée en 1633, cette congrégation féminine fut reconnue par Rome en 1668.

Très vite après leur fondation, les Filles de la Charité sont allées en diverses régions de France et, dès 1652, en Pologne. Au XVIII^e elles partent fonder en Italie, en Espagne et jusqu'en Russie.

3. Tous ces renseignements historiques sont le fruit d'une recherche menée par Sylvie Viaut.

La Révolution française supprime toutes les congrégations religieuses. Mais dès la fin de 1800, Napoléon, ayant besoin d'infirmières dans les hôpitaux, rétablit la « Compagnie des Filles de la Charité ».

Le XIX^e et le début du XX^e connaissent en Europe, et donc chez les Filles de la Charité, un très fort développement de l'esprit missionnaire, en particulier en direction de l'Amérique latine et de l'Asie (Chine, Iran), de Madagascar, et pas seulement vers l'Afrique. Si bien qu'au début du XXI^e siècle les Filles de la Charité sont plus de 22 000 Sœurs réparties en 93 pays. En Amérique du Sud, elles sont présentes dans 21 pays : c'est-à-dire dans la quasi-totalité des pays du sous-continent, dont l'Équateur. Les pays de langue espagnole regroupent à eux seuls plus de 3 000 Sœurs en pas loin de 400 maisons. Dans leurs implantations, les Sœurs vivent le plus souvent dans de grandes institutions : écoles, hôpitaux, maisons de charité aux œuvres multiples.

Alors que le Concile Vatican II (1962-1965) invite toutes les communautés religieuses à faire leur « aggiornamento », les Filles de la Charité, avec le souci d'être au service des plus pauvres, vont s'orienter vers les isolés, les exploités, les laissés pour compte et, pour y répondre, vont inventer de nouvelles formes de présence.

Des situations d'urgence vont les solliciter : en Colombie, en Thaïlande, au Mexique, après des catastrophes comme les tremblements de terre ; en Érythrée, en Somalie, dans les camps de réfugiés, etc. Des Sœurs partent vivre aussi dans les favelas du Brésil et auprès des Indiens marginalisés en Équateur chez qui Sœur Teresita ne va pas seulement s'investir mais s'enfouir progressivement. Elle y est encore aujourd'hui.

Les Sœurs ne vont donc cesser de réajuster leurs lieux d'implantation selon les urgences qu'elles perçoivent dans le pays où elles sont envoyées, s'efforçant d'être au plus proche des personnes les plus démunies, en tenant compte surtout des nouvelles pauvretés : les femmes maltraitées et

en difficulté de toutes sortes; les enfants abandonnés privés du nécessaire vital ; l'émigration, source de multiples pauvretés et de conséquences tragiques sur la vie ; les malades du sida, etc.

Les Sœurs en Équateur

Un groupe de dix Filles de la Charité est arrivé en Équateur en 1870. Dès 1874, elles s'implantent à Riobamba dans la Province du Chimborazo où nous allons retrouver Sœur Teresita presque un siècle plus tard. Elles sont en charge de l'assistance aux pauvres et aux malades de l'hôpital de la ville. Ouverture d'un Asile « Saint Vincent de Paul » où viennent nombreux les enfants qui veulent étudier. Création de l'école, annexe de l'hôpital.

À la fin du XX^e siècle, certaines d'entre elles s'insèrent dans le diocèse dont Mgr Proaño a la responsabilité. À l'instigation de celui qui est appelé « l'évêque de Indiens », elles vont s'enfoncer toujours plus loin dans les montagnes de la Cordillère des Andes où les Indiens en question, peuple originel de la région, ont été repoussés, d'abord par les Incas dès le XII^e siècle et dans l'immédiat par les grands propriétaires terriens assistés par la police et l'armée de la République. Teresita va devenir et demeure encore aujourd'hui en 2015 l'une des figures emblématiques de cette pastorale des communautés de base, initiée par Mgr Proaño. Les Indiens vont rapidement l'appeler, *Madrecita* « Petite Mère », puis plus intimement encore, *Mamacita*, « Petite maman » : autant dire la profondeur de sa communion avec ce peuple marginalisé.

Conséquence de cet engagement au plus profond du peuple des pauvres

Un risque pour sa vie physique

Autant dire à des exceptions près – et pour Teresita, l'exception est précisément l'évêque dont elle reçoit mission, Mgr Proaño, figure emblématique de ce que l'Amérique latine a connu comme évêque en communion avec son peuple parce qu'en communion étroite d'esprit avec Jésus de Nazareth. Nombre de ces femmes et de ces prêtres n'ont pourtant pas été soutenus par leur hiérarchie locale et parfois même contrés par elle. Dans leur effort d'annoncer Jésus, il leur était reproché de sortir des tâches purement cultuelles et d'enseignement d'un catéchisme au premier degré, pour aller aider celles et ceux auxquels ils étaient envoyés à se relever de leur situation de quasi-esclavage économique en même temps que politique et moral. C'est-à-dire de découvrir la figure d'un Jésus qui les aide à se réapproprier leur propre dignité et de ressaisir le sens profond de leur vie, la fraternité et la solidarité. Mais même là où l'évêque du lieu est non seulement solidaire mais initiateur de cette manière d'évangélisation – ce qui fut le cas pour Teresita avec Mgr Proaño – les instances politiques à travers la police et l'armée au service des propriétaires de tout poil s'en prennent à ces témoins de la foi. Teresita n'y a pas échappé pas plus d'ailleurs que Mgr Proaño. Ils seront l'une et l'autre menacés de mort. Sans parler des communautés évangélistes, à la solde des USA, via la CIA, qui vont s'en prendre à elle jusqu'à mettre sa vie en danger. Les contradictions présentes au sein même des Églises qui se disent chrétiennes se trouvent particulièrement explicitées à travers l'itinéraire de Teresita.

Une méthode pédagogique qui relève d'une éthique

À ce niveau, ce n'est pas une innovation. Le plus grand nombre des prêtres et religieuses partis en Amérique latine

étaient en France en lien étroit avec les mouvements d'action catholique, particulièrement ouvrière, JOC et ACO. Il ne faut donc pas s'étonner de voir fleurir au fil des pages sur les lèvres de Teresita la référence au VOIR, JUGER, AGIR, pédagogie mise en place par l'abbé Cardijn dès l'invention de la JOC (1925) en Belgique, et dont il sera souvent question dans le livre de Teresita.

Il s'agit bien plus que d'une simple technique pédagogique, mais bien d'une éthique qui requiert une manière de faire. Pour Cardijn, « un travailleur vaut plus que tout l'or du monde ». Il est indispensable dans un premier temps de VOIR, c'est-à-dire de prendre en compte la réalité même de la personne ou du groupe auquel on souhaite s'adresser. Et pour y arriver, sans se payer de mots, d'en partager les conditions de vie au point de devenir l'un des leurs. Encore faut-il dans un deuxième temps, JUGER, c'est-à-dire analyser ce que l'on découvre : ne pas en rester au fait brut mais en comprendre la genèse pour en découvrir le sens, voire les richesses dont il est porteur et dont on ne pouvait deviner la réalité avant d'avoir vu en en partageant la vie. Et seulement après AGIR, c'est-à-dire ne pas en rester à un regard et à un jugement de l'extérieur, mais agir cette fois en connaissance de cause et en lien profond avec ceux qui sont là et non pas à leur place. Pédagogie de bon sens ? Peut-être ! Mais très grave question à l'Église dont un prêtre-ouvrier disait : « L'Église prétend apporter les réponses avant d'avoir entendu les questions ! ». Révolution copernicienne dans la manière d'être et d'agir.

La question des ministères

Cette question apparaît en filigrane dans cette biographie. Elle mérite d'être relevée. Sans rentrer dans des références historiques encore récentes, le mot « ministère » a été jusque-là réservé au seul « ministère ordonné » (diacre, prêtre, évêque) en relation avec le service de la paroisse territoriale.

Or, dans son diocèse de Riobamba, Mgr Proaño envisage et met concrètement en place une conception qui, pour être aujourd'hui parfois originale dans le discours, n'en est pas moins des plus traditionnelles, puisque l'évêque la puise dans les lettres de Saint Paul qui l'a pratiquée dans les premières décennies de l'Église naissante⁴. Il faut lire à ce propos ce qu'en dit et écrit Teresita. Ce qui se vit sur le terrain à Riobamba est le fruit non seulement d'une réponse aux besoins pastoraux du diocèse, mais d'un choix conscient de l'évêque et ce choix a chez lui des racines historiques⁵.

Une manière de faire de la théologie

Il me semble que ce livre laisse transparaître une troisième question ou plus exactement un troisième niveau de questions, car les trois interfèrent les unes avec les autres si l'on veut bien être attentif à leur signification. Il s'agit de la manière de faire de la théologie. Manière d'aujourd'hui encore interpellée par les deux niveaux de questions qui précèdent.

En effet, sans en faire une panacée, ces prêtres et ces religieuses, ainsi que les chrétiens dont ils partagent la vie, ont inventé une manière de vivre leur ministère en phase avec le meilleur de la théologie de la libération rencontrée sur place. Ce récit de la vie de Teresita manifeste à qui veut y être attentif un aspect fondamental, constitutif de la vie de l'Église telle que les frères Boff la décrivent dans leur petit livre, *Qu'est-ce que la théologie de la libération ?*⁶.

4. Voir le livre malheureusement épuisé de Jean Delorme (sous la direction de), *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament*, Éd. du Seuil, 1974.

5. Sur ce sujet dans les deux premiers siècles de la vie de l'Église et de son organisation, voir entre autres les livres d'Alexandre Faivre, professeur émérite de la Faculté de Strasbourg.

6. Clodovis et Leonardo Boff, *Qu'est-ce que la théologie de la libération ?*, Cerf, 1987, p. 71.

Dans notre Église catholique nous sommes habitués à distinguer les théologiens de métier, enseignant dans les séminaires et les universités, puis la hiérarchie, le pape pour l'Église universelle et les évêques à l'échelle des Églises diocésaines qui seraient selon le catéchisme de notre enfance « l'Église enseignante » et qui à ce titre décident pour tous les catholiques ; enfin, au bas de cette pyramide, le peuple chrétien, y compris le clergé qui l'encadrerait, définis dans le même catéchisme comme « l'Église enseignée ». On objectera que le catéchisme d'aujourd'hui ne se réfère plus à cette caricature d'hier. Pourtant, l'encadrement très rigoureux par la Congrégation pour la doctrine de Foi et ses rappels à l'ordre quand il ne s'agit pas de mise au silence sont toujours là pour maintenir le peuple chrétien dans une orthodoxie affirmée par le Pape Jean Paul comme inaltérable et définitive pour les questions évoquées plus haut à propos des ministères.

Les frères Boff proposent, eux, une autre conception du travail théologique à faire : en une trilogie dont les trois pôles sont nécessairement complémentaires mais chacun avec sa responsabilité propre. Ainsi, écrivent-ils :

Un théologien professionnel se bornera à suggérer de larges perspectives, tandis qu'un théologien-pasteur pourra déjà proposer des lignes de conduite plus précises. Mais c'est le théologien populaire qui réunit toutes les conditions pour engager un plan d'action relativement précis. Il est évident qu'aux deux derniers niveaux – pastoral et populaire – cette action ne peut être vraiment définie que comme une œuvre collective et menée à bien par tous ceux qui y sont impliqués.

L'action pastorale sur le terrain est ainsi non seulement « un lieu théologique » en tant que lieu de décision et d'action, mais un « lieu d'invention théologique » par expérimentation concrète ou, encore, un lieu théologique qui pose des questions interpellant non seulement les

évêques mais les théologiens de métier. Cela me rappelle le cardinal Suhard disant après un troisième ou quatrième prêtre de la Mission de Paris venu le trouver pour lui demander d'entrer en usine et d'engager sa vie dans le travail salarié : « Si plusieurs me posent la même question à quelques semaines de distance, ne serait-ce pas un signe de l'Esprit » ?

Si l'action et l'invention pastorales sur le terrain n'interrogent pas la hiérarchie dans ses choix et les théologiens de métier dans leur réflexion, si les théologiens de métier ne sont pas à l'écoute ce qui se cherche et se vit à la base, si en résumé le « trépied théologique » tel que les frères Boff le conçoivent ne fonctionne pas en mode d'interpellation réciproque jusqu'à mettre ces trois pôles en synergie, l'Église restera bancal et perdra de sa crédibilité.

Sans en faire la théorie, le témoignage de Teresita et l'action de Mgr Proaño nous révèlent que c'est précisément cette articulation entre les différents « lieux théologiques » qui fut féconde chez eux et porteuse de la vie des communautés rencontrées.

Une vision de l'universalité de l'Église

Cela pose à notre Église la question du rapport à mettre en œuvre entre la nécessaire unité en son sein, grâce à la rencontre commune du seul et même Jésus de Nazareth, et la diversité des cultures et des situations où cette référence est à vivre, dans le déploiement des cultures multiples et de l'épanouissement des potentialités de chacune des personnes qui les constituent. Il s'agit du thème bien connu mais si difficile à mettre en œuvre de l'« unité dans la diversité »⁷ et non de sa garantie par l'uniformité. Inutile d'insister.

7. Voir les petits livres très suggestifs de Roger Schutz aux Presses de Taizé, *Unanimité dans le pluralisme*, 1966, qui complète *Dynamisme du provisoire*, 1965, et s'ouvre sur *Vivre l'aujourd'hui de Dieu*, 1967. Trilogie qui décrit toute une pratique à la suite de Jésus, théologiquement fondée.

C'est dire qu'en plus du témoignage de vie de cette femme, religieuse chez les Filles de la Charité, particulièrement signifiante en elle-même pour avoir fait naître autour d'elle toute une dynamique chez le peuple indien des Andes et tout un réseau de soutien dans différents coins de la France, il y a dans cette biographie de Teresita des questions cruciales, vitales, posées à notre Église.

Merci à Teresita pour tout ce qu'elle nous apporte et merci à Sylvie Viaut d'avoir écrit et de nous avoir communiqué le manuscrit de cette biographie.

Robert Dumont